

L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer

de Copi

Le théâtre de Copi est tout entier irrigué par sa passion pour les mélos de son adolescence argentine et les vaudevilles à la française. Situé dans une isba de la lointaine Sibérie, *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer*, sans doute sa pièce la plus ébouriffante, s'ouvre sur les démêlés de Madre, matrone imposante et hystérique, avec sa fille, qui, plutôt qu'apprendre le piano, s'envoie en l'air avec des cosaques. L'arrivée inopinée de Mme Garbo, professeur de solfège entichée de son élève, va rendre la situation explosive. Les langues se déliant, on apprend – entre autres détails gratinés – que ces dames furent autrefois des mecs. Ce qui n'empêche pas la donzelle de porter un enfant dont elle sera délivrée illico presto... Copi tisse ces invraisemblables histoires de sexe et d'amour fou en mêlant avec une insolence royale le comique à l'effroi et le tragique au marécageux. Epaulé par Michel Fau (Madre), Claude Degliame et Céline Milliat-Baumgartner, dont les compositions iconoclastes mettent en joie, Jean-Michel Rabeux a réalisé un spectacle en parfaite adéquation avec l'esprit à la fois corrosif et plein d'enfance de l'écrivain. Les costumes somptueusement boulevardiers et le décor en forme de ring surélevé, conçu avec trois sous et des trésors d'imagination par Pierre-André Weitz, ajoutent au plaisir très vif qu'on prend à cette représentation d'une audace déflagrante.

Joshka Schildow

L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer, de Copi, mise en scène de Jean-Michel Rabeux. Jusqu'au 1^{er} nov. à 20h30 au Studio de l'Ermitage, Paris 20^e. Tél. : 01-40-36-25-64.

Semaine du 20 au
26 octobre 2001

Encore, un Copi? Oui, plus que jamais, la géniale et salutaire provoc de Copi l'argentin qui, 15 ans après sa mort, détonne encore dans notre monde chloroformé. Jean-Michel Rabeux n'a jamais monté le théâtre de Copi. C'est insoupçonnable, tant il sait mettre en scène et en sexe, cet univers loufoque et affolé, ces personnages de carnaval qui s'agitent comme dans le cauchemar le plus fou. Le plateau est un cube, recouvert de céramiques blanches, c'est un ring tendance salle de bains. Nous sommes dans la demeure imaginaire d'une mère et de sa fille. Madre, joué par l'acteur fétiche d'Olivier Py, l'incroyable Michel Fau qui n'hésite pas à tomber et à dévoiler son absence de culotte, Madre porte une perruque rousse, son visage est fardé de blanc, il ou elle est habillé de blanc, châle tricoté main sur les épaules. En blanc aussi, sa fille, Irina, une découverte, Céline Milliat Baum-Gartner, celle là sera la victime, la sacrifiée, courtisée par sa professeur de piano, Madame Garbo. On pourrait tenter de raconter leur histoire d'une manière linéaire, évidemment ça ne tiendrait pas debout. La scène se passe en Sibérie où ces femmes ont été exilées; des loups rôdent ainsi qu'un sinistre virus des steppes. Copi est mort du Sida. Au premier degré, c'est une vulgaire série télé brésilienne, madre en a assez que sa fille couche avec tous les cozaques, la preuve, elle vient de tomber enceinte. Mais chez Copi tout ce qui est, n'est pas, ou tout ce qui est, est autre. Madre en fait est un homme, Irina aussi est transsexuel comme la professeur de piano qui se meurt d'amour pour la jeune fille. Copi et Rabeux entraînent leurs héroïnes dans un manège aussi trash que boulevardier. Copi ne s'interdit rien; D'une terrible violence, il ose une scène d'avortement ou une autre dans laquelle Madre plonge une main dans le ventre de sa fille pour y retirer une souris, le tout dans une hystérie remarquablement maîtrisée. Toujours en équilibre sur un fil, les comédiens sont en confiance et vont très loin, dirigés par un Jean Michel Rabeux autant metteur en scène que chef d'orchestre. Malin Rabeux; il parvient à chaque scène à faire passer derrière les cris, le sang, les évanouissements de madre ou le timbre exagérément grave de Madame garbo, Claude Degliame, l'effroi cher à Copi. Au fond, que se cache-t-il derrière ce vrai faux mauvais goût? Rien que de la pureté: Il est question de la difficulté d'exprimer son amour, et de la douleur d'être rejeté par la sacro sainte norme sociale.

critique de Vincent Josse



« Le théâtre de Copi est un numéro d'équilibriste. »

JEAN-MICHEL RABEUX : GLOIRE AU MAUVAIS GOÛT !

Le metteur en scène monte *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi. En forme d'attentat contre l'ordre moral.

aden : C'est la première fois que vous montez une pièce de Copi. Pourquoi aujourd'hui ?

Jean-Michel Rabeux : Je me suis toujours intéressé à Copi. Quand je suis venu au théâtre, ceux qui ont le plus compté pour moi en dehors de Claude Régy, ce sont les Argentins. J'ai assisté dans les années 1970 à la création de *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, avec Copi lui-même dans le rôle de Garbo. J'étais très attiré aussi par le travail de Jorge Lavelli et d'Alfredo Arias. Cette chose tellement française, le bon goût, Lavelli donnait un grand coup de pied dedans. Ce mauvais goût baroque que les Français nomment vulgarité – quelque chose comme une bouche avec des confettis dedans – me réjouissait énormément. Un jour, Copi a été étiqueté d'avant-garde et c'est devenu vite ringard. Mais aujourd'hui, où l'on subit une chape réactionnaire puritaine, je suis certain que les plateaux de théâtre vont redevenir de mauvais goût. Récemment, j'ai relu *L'Homosexuel*.

J'ai réalisé que tous les comédiens dont j'avais besoin pour monter la pièce étaient disponibles. Alors, j'ai dit : bingo. D'apparence facile, le théâtre de Copi n'est pas évident à mettre en scène. Comment vous y êtes-vous pris ?

Comme beaucoup de textes de Copi, *L'Homosexuel* est une pièce écrite hâtivement, mais il y a des choses vraiment belles. C'est un mélange permanent du grotesque le plus énorme et de l'effroi le plus glacial. Pour trouver comment jouer ça, on s'arrache les cheveux. Son théâtre est un numéro d'équilibriste, c'est ce qui le rend dangereux à interpréter. On est tout le temps dans le paradoxe, très loin de l'esprit français. En même temps, comme beaucoup de Sud-Américains, Copi avait une fascination pour la culture européenne.

Il était épaté par le brillant de la vie parisienne, il avait ce côté mondain. La pièce se passe dans une Sibérie imaginaire. Les personnages s'appellent Madre, Garbo, Irina... C'est drôle et aussi terriblement cruel... Il y a une obscénité omniprésente et une cruauté permanente. Les corps sont grimaçants, les mœurs terribles, il y a du sang, des accouchements impossibles, mais derrière tout cela, on trouve l'amour. J'ai l'impression qu'en général ce que les femmes appellent l'amour, c'est une vie bourgeoise bien protégée. Tandis que pour les hommes, l'érotisme consiste simplement à se vider les couilles. Or, les rapports entre les monstres, clowns, animaux, chimères que sont les personnages de Copi ne relèvent ni de l'une ni de l'autre tendance. L'amour, c'est fait pour se brûler et mourir jeune.

Il y a aussi une dimension parodique, dans ce théâtre ?

On joue avec la convention tchékhovienne (puisque nous sommes en Sibérie), mais aussi avec le théâtre de boulevard. Copi n'écrit pas n'importe quoi : il y a des situations à jouer. Ceux qui jouent ces situations ne sont pas des personnages, ce sont des acteurs ringards de la fin du XIX^e siècle, des chanteurs d'opéra, des loups, des chiens...

Ce sont des monstres, d'une certaine manière ?

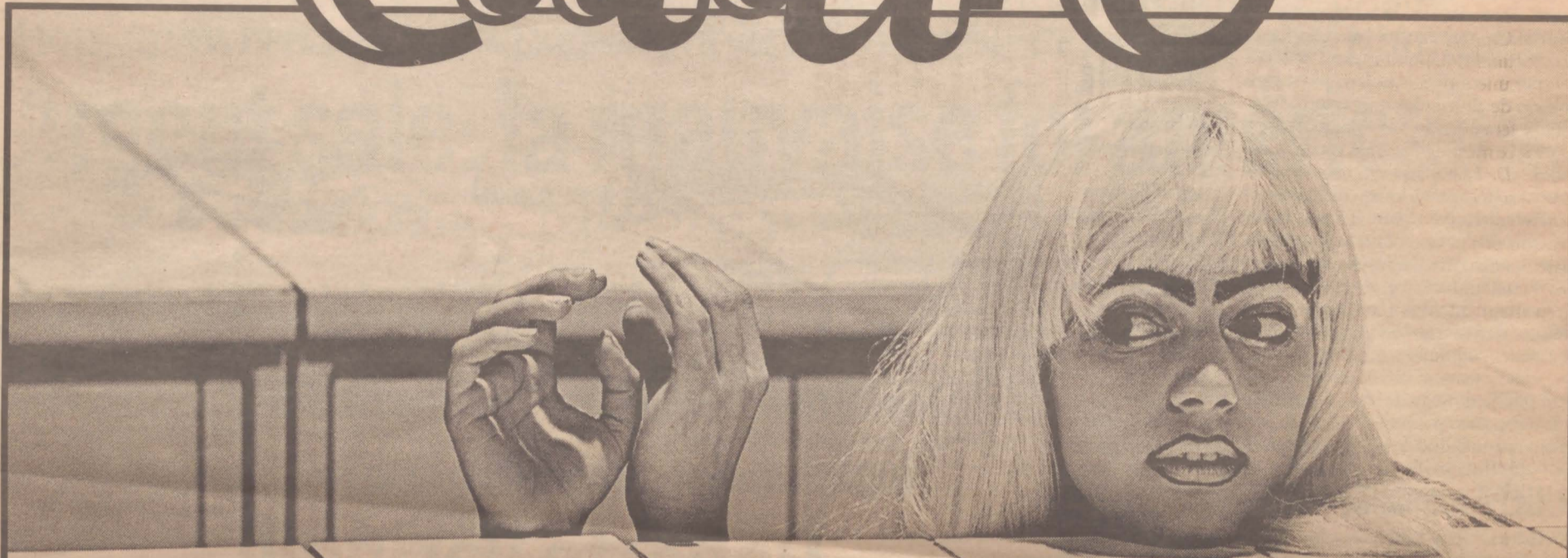
L'idée de l'éros comme contre-pouvoir est une chose tellement paradoxale ! Ce que j'aime par-dessus tout, c'est l'explosion de l'ordre par les excès de l'éros. Quelle que soit la forme de ces excès. J'aime les monstres, les marginaux ; pour moi, ce qui est monstrueux, c'est l'ordre qui les voit comme ça. Je ne suis pas heureux du rapport que les gens entretiennent aujourd'hui les uns avec les autres. Il me semble normal d'être marginal. Dans ma jeunesse, j'ai connu Aragon. Et je me souviens qu'il disait d'un ton méprisant, en parlant de Malraux : « C'est quelqu'un qui est du côté de la majorité. » Si on monte Copi, ce n'est pas pour la gloire, encore moins pour l'argent. On va encore nous dire que c'est vulgaire. Car la nécessité d'un ordre social et d'un ordre moral ne saurait être remise en question. Pourtant, cet ordre ne doit pas être considéré comme une valeur. Ces règles que l'on veut faire entrer dans nos crânes, nos lits, nos sueurs, nos sexes sont une forme de totalitarisme subtil que je ne peux pas accepter.

Propos recueillis par Hugues Le Tanneur

■ *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi jusqu'au 1^{er} novembre au Studio de l'Hermitage, 8-10 rue de l'Hermitage, Paris 20^e. 01 40 36 25 64. Du lun au sam à 20h30 ; 60 F (9,15 euros)

scopier

Culture



COSTAUD COPI

Céline Milliat-Baumsartner dans «L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer». Un canevas scabreux que la mise en scène de Jean-Michel Rabeux suit au petit point.

Deux œuvres drôlement macabres de l'Argentin à Paris.

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer de Copi, m. s. Jean-Michel Rabeux. Studio de l'Ermitage, 8-10, rue de l'Ermitage, Paris XX^e. Rés.: 01 40 36 25 64. Jusqu'au 1^{er} novembre.

Une visite inopportune de Copi, m. s. Lukas Hemleb. Studio-théâtre de la Comédie-Française, Place de la pyramide inversée, Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, Paris 1^{er}. Jusqu'au 4 novembre.

L''Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer a beau être une œuvre assez ancienne (1971), la distribution reste encore incertaine. Prenez cette digne mère, qui engonce son embonpoint dans un strict tailleur blanc, pourquoi a-t-on choisi pour l'incarner le comédien (excellent Michel Fau), dont les attributs virils sont sans conteste les plus redondants de la scène française? Et sa fille (Céline Milliat-Baumsartner), est-ce la sienne? Allez savoir: les liens de parenté,

quoique charnels, sont on ne peut plus distendus, d'ailleurs c'est un garçon. Elle en donnera la preuve irréfutable (factice cette fois, on est au théâtre quand même). Et ne parlons pas de sa professeur de piano, madame Garbo (Claude Degliame), on a plus que des doutes sur son genre. Bref, la situation est confuse dans la pièce de l'Argentin Copi, créateur de la fabuleuse dame assise qui posa longtemps sa chaise et ses interrogations aberrantes dans les pages du *Nouvel Observateur*, mais homme de théâtre surtout, mort du sida en décembre 1987.

Carré blanc. Jean-Michel Rabeux, dont le travail n'a pourtant rien à voir avec la dentelle de Bruges, a suivi au petit point un canevas scabreux. Seule concession à la pureté, une scène en grand carré blanc, ring en surplomb du public. Une voilette de tulle fait office de rideau, délicatement détachée

par un grand officier cosaque monté sur talons aiguilles qui chantonne un tango crispé. Résumé d'une intrigue à géométrie variable: dans une isba d'un goulag sibérien, tandis que dehors tombe la neige et hurlent les loups, Madre (la soi-disant mère) et Madame Garbo (la prétendue professeur de piano), se disputent les faveurs fantasques d'Irina, gamine bien membré(e) mais butée et rétive au solfège, et qui, pour ne rien arranger, refuse de manger sa soupe. Elle préfère sécher ses cours et s'offrir, de cinq à sept, à la concupiscence des mâles du voisinage, sur un lit de papier journal. De quoi se retrouver grosse d'un enfant dont on serait bien en peine de trouver l'ascendance (peut être sa mère est-elle le père) qui sera ex-

pulsé bien avant terme et sous nos yeux. On peut fuir cette prison: Pouchkine et Garbenko, militaires à la sensibilité de jeune fille, proposent de conduire les fugitifs en train à chiens jusqu'à la gare de transsibérien. Mais l'ailleurs ne vaut guère mieux que l'ici: «Si

on nous chasse de la Sibérie, est-ce que tu sais où on va finir?»

Cette fantasmagorie où rôde un prémonitoire virus des steppes, plonge en toute candeur et drôlerie dans le sang, le vomi et la merde. Il y a quelque chose d'enfantin dans cette jubilation scatologique et dans une construction en surenchères façon discussion de cours de récré. S'il fallait trouver des sources plus mûres, elles se situeraient chez Artaud (qui aurait lu Feydeau), pour une cruauté dégoulinant bien

Un grand officier cosaque monté sur talons aiguilles qui chantonne un tango crispé, une gamine bien membré(e) qui refuse de manger sa soupe, un journaliste timide au bord de l'épilepsie...

au-delà de la scène, dans la filiation de Genet pour ses constantes transgressions, voire du côté du Nô pour ses hommes grimés en femmes. Rien de pesant dans la mise en scène de Jean-Michel Rabeux, qui a pris le parti de ne rien éluder et laisse à ses comédien et comédiennes une liberté dont ils abusent de bon cœur et à bon escient.

Mauvaise pente. On reste dans le macabre avec *une Visite inopportune*, ultime pièce de Copi, écrite sur son lit de mort, et donnée dans le studio-théâtre bonbonnière de la Comédie-Française, mise en scène par Lukas Hemleb. Un décor verdâtre, un plan incliné vers le lit d'un malade comme pour surligner qu'il est sur la mauvaise pente. Cyrille, comédien mourant (Eric Génovèse), fête son ultime anniversaire en compagnie d'un ami, inverti de la vieille école (Simon Heine). Autour du futur

défunt gravite un aréopage très énervé: une infirmière opiomane, un journaliste timide au bord de l'épilepsie, un mandarin qui greffe des cerveaux et trousse son assistante, et une diva (Sylvia Bergé, authentique cantatrice), capable de tenir la note avec une cuisse de poulet coincée dans la gorge. Empoisonnement, suicides, coups de couteau ou de revolver, se succèdent dans un ballet hellzapoppinesque mais élégant (presque trop parfois), en tout cas fidèle à l'esprit de celui qui pensait que la mort était une chose trop grave pour qu'on la prenne au sérieux ●

ALAIN DREYFUS

Deux autres pièces de Copi vont être bientôt à l'affiche. Au Rond-Point, à Paris, Jorge Lavelli reprend dès samedi sa mise en scène de *L'Ombre de Venecelao*. Pour l'occasion, les murs du théâtre s'ornent d'une exposition (dessins, photos) consacrée à Copi. Quant à Marcial di Fonzo Bo, il présente, le 16 octobre au TNB de Rennes (puis en tournée), sa version d'*Eva Perón* créée à Santiago du Chili.